

Vie des arts

Louise Paillé : radiographies d'une culture

Jean-Pierre Le Grand

Volume 39, Number 154, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

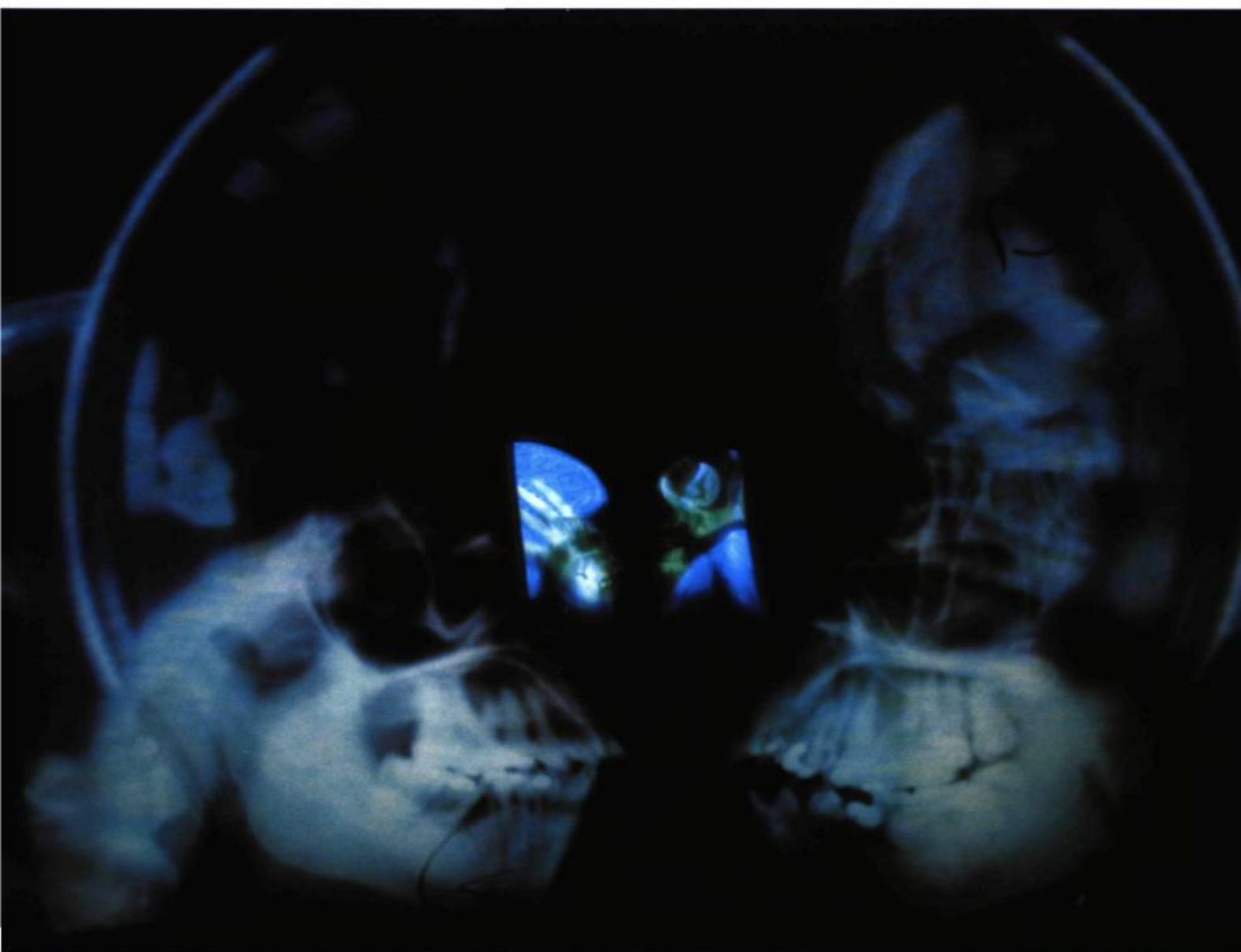
Cite this article

Le Grand, J. (1994). Louise Paillé : radiographies d'une culture. *Vie des arts*, 39, (154), 42-44.

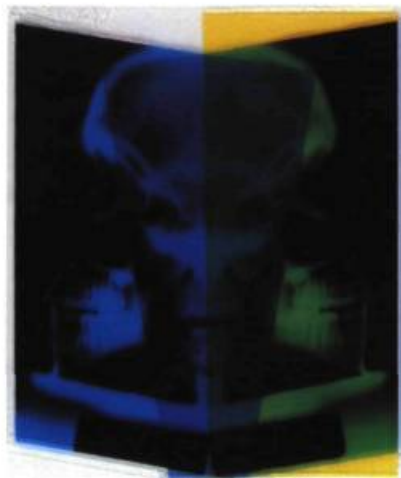
LOUISE PAILLÉ

RADIOGRAPHIES D'UNE CULTURE

Jean-Pierre Le Grand



Dans un monde d'images envahissantes et bavardes, les œuvres de Louise Paillé se montrent à prime abord terriblement muettes et discrètes. On pourrait croire que le silence qu'elles suscitent est déclenché par les images de crânes et le respect, voire la crainte, qui entourent tout ce qui a trait à la mort. Ce silence provient sans doute davantage de l'efficacité du dispositif employé et des propos atintendus que ces œuvres tiennent sur notre culture et sur nous-mêmes.



Introportrait, 1993.
Acétate couleur, verre et plomb.
205 x 205 cm.

Télévision, 1994 (détail).
Installation comprenant un téléviseur couleur avec radiographies et une photographie sur Duratrans (on aperçoit, au milieu, la réflexion de l'image télévisuelle dans la photographie)

Photos : François Desautiers

Still Life, télévisions couleur et noir et blanc, radiographies, socles en bois, 125 x 250 x 90 cm.

Spectacle : cinq téléviseurs noirs et blanc, sur lesquels sont collées des radios de crânes regardant vers la gauche un téléviseur couleur comportant un montage de deux radios simulant un dialogue entre deux crânes.

Confrontation
tragi-comique : d'un côté, en noir et blanc, la passivité; de l'autre, en couleur, une « action » illusoire.



Les productions récentes de Louise Paillé prennent essentiellement la forme d'installations et d'images photographiques. Dans les premières, l'artiste colle sur l'écran d'un téléviseur un montage de deux radiographies de crânes, récupérées, nécessairement vieilles d'au moins cinq ans et dont tout signe distinctif a été effacé. Les clichés portent encore, ici et là, les coups de crayon du radiologiste. On aperçoit au travers des radios les images télévisuelles qui défilent au hasard de la programmation — il ne s'agit donc pas de vidéographie. Photographiées par l'artiste, ces installations donnent lieu aux œuvres bidimensionnelles, deuxième aspect de la production de l'artiste. On ne peut nier le caractère intellectuel de ce travail qui se présente comme une critique du « visible » avec son cortège d'illusions, d'innombrables valeurs esthétiques, d'émotions.

TRANSPARENCES ET TRANSPOSITIONS

Deux technologies, accolées l'une à l'autre, produisent ainsi une réalité nouvelle qui échappe au technologique et relève entièrement du poétique. La simple superposition de deux moyens de communication, l'un public (la télévision), l'autre intime et clinique (les clichés radiographiques) instaure un dialogue d'où

émane un discours déconcertant. En effet, vues à travers les radiographies agissant comme des filtres qui oblitèrent la partie centrale de l'écran, des images banales prennent une toute autre signification. Un simple paysage ou des montagnes russes qui circulent d'une tête vide à l'autre animent les crânes d'une vie nouvelle, à la fois familière et étrangère.

Louise Paillé, Corps étrangers, du 8 février au 17 mars 1994, chez Yves Le Roux galerie. L'exposition, qui a été présentée chez A. B. Galeries, à Paris, à la fin de l'année dernière, est accompagnée d'un catalogue avec un texte signé par Nycolée Paquin, professeur au Département d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal.

SÉMIO DE LA RADIOLOGIE D'UNE GRAPHIE

S'il est vrai que l'image d'un squelette exerce une certaine fascination, la présentation qu'en propose Louise Paillé, elle, n'a rien de morbide. D'abord, elle est symboliquement très chargée. Après tout, la charpente osseuse animale ou humaine est indispensable à la vie. Le squelette renvoie au corps moins les chairs, à une nudité ultime, à une cartographie de notre structure interne, de notre vie organique ramenée à son expression d'échafaudage : décharnement littéral, dépouillement radical.

On ne saurait néanmoins qualifier ces images de crânes de « représentations ». Ready-made intimes, parfois révélatrices d'une pathologie par définition invisible à l'œil nu, les radiographies ne sont ni symboliques ni métaphoriques mais factuelles, témoins et prolongements d'une existence. Document vrai, chaque cliché radiographique est la trace d'un squelette vivant (ou qui l'a été).

Image très particulière de l'individu, la radio se pare d'un statut à la fois spécifique et générique. En effet, sa configuration est unique mais seul un œil exercé peut distinguer son caractère propre. Ces images spécifiques, porteuses d'identités uniques pour le spécialiste, paraissent au profane parfaitement génériques.

Pellicule lisse, noire et transparente, la radiographie arbore en négatif l'image d'une structure interne qui nous soutient et nous porte, de notre naissance à la fin de notre vie. Ainsi chaque radio est en quelque sorte une « leçon d'anatomie », un tableau qui se joue entre le clair et l'obscur, la transparence et l'opacité.

En outre, la radio éclaire « l'intérieur » par excellence, lieu secret, lieu dissimulé. Grâce à la radio, le terrain où s'affrontent la vie, la mort, la maladie, on le connaît de l'intérieur sans l'avoir jamais vu. Et surtout, ce corps intime, connu et inconnu, peut être révélé au public sans crainte d'offusquer. Cette image en négatif inverse le statut des objets selon leur matérialité : le visible (la peau) s'efface, devient invisible, livrant au regard le corps dense, invisible à l'œil nu, devenu transparence; les espaces, les creux, deviennent des masses sombres. La transparence, créée par l'opacité du crâne, laisse filtrer les images télévisées dans leur cadre irrégulier, entouré de zones opaques et sombres — l'espace.

LAVAGE DE CERVEAU

Or, ces images vues de loin, (« télévisées » comprend *telos*, loin), Louise Paillé les éloigne encore davantage. Elle procède en leur donnant simplement un cadre, le plus curieux, le plus inattendu et en même temps le plus évident, le plus juste qui soit : une boîte crânienne transparente, apparemment vidée de son contenu. Comment passer outre cette métaphore littérale du « lavage de cerveau » que les images télévisuelles peuvent produire, ce processus par lequel l'esprit est nettoyé, évidé de pensée critique et de réactions autonomes ? Processus où les images toutes faites, programmées, remplacent celles, personnelles et anarchiques, poétiques et ludiques, de l'esprit livré à lui-même ?

Le collage de deux crânes-écrans ne produit que l'illusion d'un face à face puisque tous les deux sont parcourus par les mêmes images contrôlées de loin : leur dialogue n'est que faire-semblant car nulle différence ne vient l'alimenter, ce qui exclut au départ toute possibilité d'échange ou de rapprochement véritables. L'homogénéisation rend la communication impossible. Cette démythification subliminale recèle par ricochet une apologie de l'hétérogène.

TRANSPARENCES ET OPACITÉS

Le collage télé-radio introduit dans l'installation la dimension temporelle, la durée, l'impermanence surtout, à travers les images de la télévision. Vues à travers ce filtre, elles éveillent une curiosité nouvelle. Le regard se détache du narratif, se penche sur leurs qualités graphiques; le hasard aidant, il opère des rapprochements, des synchronicités amusantes,

déroutantes ou étonnantes. L'effet de mise à distance, inévitable, incite le spectateur à composer et décomposer, faire et défaire ses propres images. En effet, entre la profondeur réaliste que propose l'écran et l'aplatissement réel qu'impose la radio collée dessus, le regard doit choisir. Il alterne constamment jusqu'à ce qu'il arrive, pendant une fraction de seconde, au hasard des rencontres entre l'image et le cadre, à une synthèse toute personnelle. À notre tour donc de faire preuve d'autonomie, de nous salir les mains — ou plutôt l'esprit.

L'installation donne ainsi lieu à des résonances et à des interférences multiples. Or, ces synchronicités, ces chevauchements et ces oppositions ne peuvent appartenir qu'à l'art. En fin de compte peut-être le silence qui, au premier regard, se dégage du travail de Louise Paillé est-il celui de l'esprit, un moment court-circuité par le statut paradoxal de ces images et ce qu'elles attendent de lui.

Quant aux banales images télévisuelles que les photographies ont retenues, elles sont depuis longtemps consommées, consommées, englouties dans l'océan de l'oubli et de l'insignifiance. Elles sont venues, ont été vues et se sont évanouies sans laisser de trace, hormis celle qu'elles ont laissées sur la pellicule, derrière l'écran radio. Ainsi, le fragment, récupéré par un bénin piratage du naufrage quotidien, souligne-t-il l'impact du contexte sur le regard. Implicitement, il affirme le pouvoir de l'art : seul salut de l'image, il demeure le seul moyen d'en faire émerger toute la puissance. Si l'art s'impose ici comme une façon de prendre conscience de ce qui nous entoure, cela revient à dire que le fait d'abuser des images, de les traiter comme denrée jetable abolirait progressivement la conscience. En définitive, est-ce que le danger ne croîtrait pas avec l'usage ? □